

Le reflet du miroir
Humiliés et Offensés

Christian Saint-Pierre

Number 109 (4), 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25727ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Pierre, C. (2003). Review of [Le reflet du miroir : *Humiliés et Offensés*]. *Jeu*, (109), 163–165.



distribution uniquement masculine – qui fonctionne bien, sans minauderies. On décelé de vagues références aux plateaux de Castellucci ou de Wilson, sans l'organicité post-apocalyptique du premier ni la rigueur du second, mais on sent bien la formation plastique et le parcours des concepteurs.

Le Mapa Teatro ne s'enferme pas dans une référence, puisant allégrement dans chacune, les mêlant dans un tissage habile aux couleurs colombiennes aussi bien qu'universelles. Le mélange fonctionne et constitue un univers cohérent. Mais ce dernier reste un peu trop joli, trop propre. Les intentions sont très justes, mais sans doute sont-elles trop uniquement des intentions. L'ensemble n'est ni assez rigoureux, ni assez brouillon. Jamais le spectacle ne se laisse emporter par l'énergie et la violence premières du texte, sans doute amoindries à force de métaphores, d'interprétations plastiques et de contrôle. **J**

DOSSIER

FTA

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Le reflet du miroir

Après un passage détonant à Montréal lors de l'édition 2002 de Théâtres du monde avec *Endstation Amerika*¹, le controversé metteur en scène allemand Frank Castorf et sa compagnie – la Volksbühne am Rosa-Luxemburg-Platz – débarquaient à l'occasion du dernier FTA pour nous présenter un nouveau spectacle très librement inspiré d'un des premiers romans de Dostoïevski, publié en 1861 : *Humiliés et Offensés*.

Créé il y a quatre ans, ce spectacle s'inscrit, après *Endstation Amerika* et *Daëmonen* (d'après *les Possédés* de Dostoïevski), dans un cycle amorcé par Castorf en 1999 s'intitulant *Capitalisme et Dépression*. Si le roman de Dostoïevski a servi de base au travail de la compagnie, c'est qu'il dépeint une société où l'argent et la sexualité sont devenus l'aune à laquelle se mesurent tous les rapports humains. S'appuyant sur les déboires des individus impliqués dans deux relations amoureuses triangulaires et misant sur la présence menaçante et pourtant rassurante d'un poète-narrateur, ce récit de passions et d'honneurs trahis était tout désigné pour subir la décapante lecture de Castorf. Si *Endstation Amerika* a

Humiliés et Offensés

TEXTE DE FIODOR M. DOSTOÏEVSKI; ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE : FRANK CASTORF. ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE : CELINA NICOLAY; SCÉNOGRAPHIE ET COSTUMES : BERT NEUMANN; MUSIQUE : SIR HENRY; VIDÉO : JAN SPECKENBACH; LUMIÈRE : RAINER CASPER; DRAMATURGE : CARL HEGEMANN. AVEC KATHRIN ANGERER, HENDRIK ARNST, CARUSO, SUSANNE DÜLLMANN, HENRY HÜBCHEN, ASTRID MEYERFELDT, MILAN PESCHEL, IRINA POTAPENKO, BERNARD SCHÜTZ, SIR JOHN HENRY, JEANETTE SPASSOVA, JOACHIM TOMASCHEWSKY ET MARTIN WUTTKE. COPRODUCTION DE LA VOLKSBÜHNE AM ROSA-LUXEMBURG-PLATZ ET DE WIENER FESTWOCHEIN.

1. Voir mon article, « Quitter les rails », dans *Jeu* 105, 2002.4, p. 49-52.

sérieusement remis en question notre lecture de la dramaturgie de Tennessee Williams, cette production nous fait entrer d'une manière résolument contemporaine dans la prose de ce monument des lettres russes qu'est Dostoïevski.

Une fois de plus, la scénographie est au cœur du spectacle. Les treize acteurs évoluent dans une machinerie théâtrale, une boîte à effets qui illustre leurs déboires. Une grande habitation pivote sur un plateau tournant, offrant d'un côté une demeure opulente avec parois vitrées et piscine, de l'autre de modestes chambres et des dortoirs. Une fois la dichotomie établie apparaissent les éléments qui dominent ces deux univers, les horribles constantes qui président aux deux classes sociales tout aussi désœuvrées l'une que l'autre. Ainsi, un écran géant, installé au sommet de l'habitation bicéphale, diffuse en permanence, sur ces deux faces, des images publicitaires et pornographiques. Pour continuer de camper cette société toujours plus sacrifiée à l'image, les caméras et les microphones, contrôlés par le prince, sont dissimulés partout dans les appartements et retransmettent sur les écrans les images de leurs habitants. Impossible donc de manquer un seul instant, un seul cri, une seule larme de cette débandade. Répondant à l'appel de ce miroir aux alouettes, plusieurs personnages vont s'y fracasser violemment.

Si les acteurs impressionnent par leur investissement et leur aisance à évoluer dans cette représentation exigeante du quotidien d'un groupe d'individus qui s'entre-déchirent souvent comme des animaux, les nuances de leurs péripéties échappent au spectateur francophone. Pour ne rien perdre des dialogues incessants, décisifs pour la compréhension du spectacle, il faut s'acharner à lire les très nombreux et souvent – pour des raisons techniques – très décalés surtitres français. Vaincu, on s'accroche plutôt à la musique des dialogues allemands et on tente de percer les enjeux des scènes en s'appuyant sur d'autres codes que le langage. Si cette méthode était très efficace pour les deux heures de *Endstation Amerika*, elle ne tient pas la route tout au long des cinq heures que dure *Humiliés et Offensés*. Il y a pourtant des scènes précises, des moments de grâce où les corps, les voix et les images ainsi créées composent des tableaux dont la force d'évocation s'impose et franchit la barrière de la langue. Notamment cette scène où plusieurs personnages exécutent des pirouettes sur une surface évoquant la glace. Les allées et venues effectuées sur cette patinoire nous en révèlent davantage sur les protagonistes que la plupart des dialogues. Il faut tout de même avouer que ce spectacle offre moins de ces moments de grâce qu'en présentait *Endstation Amerika* et, surtout, qu'il les dilue dans de longs moments d'ennui.



Humiliés et Offensés, adapté et mis en scène par Frank Castorf. Spectacle de la Volksbühne am Rosa-Luxemburg-Platz (Allemagne), présenté au FTA 2003. Photo : Thomas Aurin.

La musique est probablement la dimension la plus universelle dans les créations de Castorf. Le concepteur, John Henry, d'origine canadienne, a imaginé une trame sonore qui tisse des airs slaves traditionnels avec des succès populaires américains et français. C'est ce même Henry qui incarne sur scène un chanteur raté interprétant du Phil Collins et du Lionel Richie en s'accompagnant au synthétiseur. La musique américanise très efficacement le quotidien de ces Russes incarnés par des Allemands. Les airs entonnés avec conviction par les personnages – *Born in the USA* de Springsteen en est un parfait exemple – expriment de manière spectaculaire leur fascination profonde pour l'Eldorado américain. Il faut les entendre traverser les *hit parades* en s'acharnant sur chaque pièce à coups d'insupportables sonorités et de risibles harmonisations.

Castorf prend un malin plaisir à enfermer des personnages plus désabusés qu'antagonistes dans de véritables vivariums et à observer ce qui va se produire. Ce qui en résulte est un théâtre de démesure, tout y est excessif. La compagnie semble se donner comme mandat de pousser à leurs extrêmes les codes théâtraux : le geste exacerbé qui devient performance chorégraphique, les dialogues dont le débit, l'intonation et l'ampleur tiennent de l'épreuve sportive. *Humiliés et Offensés*, représentation hyper-réaliste de notre mode de vie contemporain, témoigne bien du « paradoxe Castorf² » : un théâtre qui expose sous ses moindres coutures les dessous de l'humanité, l'être humain dans sa plus criante vérité, en utilisant des figures caricaturales, les situations les plus improbables, les contextes les plus absurdes qui soient. Le théâtre que signe Castorf, c'est l'exagération nécessaire, le miroir qui, en déformant, s'approche davantage de la réalité. **J**

2. Voir l'article de Rolf C. Hemke, « Le paradoxe Castorf », dans *Jeu* 106, 2003.1, p. 121-124. NDLR.

Micro-théâtre des horreurs sympathiques

Le lieu de représentation de *Tragédie microscopique*, *Opus 17* est d'abord tenu secret. Le public a rendez-vous au Monument-National. Là, les deux membres du Frère de la Sangsue conduisent le public dans le grand théâtre et le font asseoir dans la fosse d'orchestre, non sans l'avoir conditionné : porte-voix, ton bourru, message autoritaire, expulsion des spectateurs supplémentaires, qui se font traiter de resquilleurs – la jauge est réduite à trente personnes. Après un petit discours de présentation,